Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,

Prix de chaque numéro isolé. . . 15 c.

Pour Paris :

Six mois. . . . . 1 fr. 80

Un an. 3 50

Pour la province et l'étranger :

Six mois. 2

Un an. 5

Annonces et Insertions : 50 centimes la ligne.

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

3e Année. — Numéro 31.

De la solidarité entre toutes les littératures slaves.

La solidarité est le premier mot du christianisme et le dernier mot de la civilisation humaine. Tous les états, toutes les religions du monde invoquent cette divinité du progrès; tous se vantent de la tenir au fond de leurs sanctuaires et de la porter avec eux à la suite de leurs canons. Cependant, jusqu'à présent, quelle est la puissance qui ait sérieusement pratiqué les doctrines de la solidarité ? L'histoire ne nous en montre aucune. Seuls fidèles au principe d'une solidarité fraternelle, et du respect des nationalités même les plus faibles, les slaves opprimés ont su maintenir leur conscience pure de tout appétit de conquête. Comme champion du principe des nationalités et de leur droit divin à l'autonomie, la race slave est de toutes la mieux préparée à faire triompher sa thèse, qui est en définitive celle de la liberté pour tous. Les autres races de l'Europe, quoique tendant par leur cœur au même but, depuis qu'elles sont à leur insu atteintes et illuminées par l'idée slave, se trouvent malheusement constituées sur un principe contraire, celui de l'unité envahissante, de la centralisation sans terme et de l'absorption progressive des petits par les forts et des vaincus par les vainqueurs.

Représentants du passé, tous les cabinets actuels, sans exception, ont en haine les nationalités et par contre coup le slavisme. Il espèrent réussir à éteindre l'un et l'autre de ces principes, et avec eux l'ère nouvelle qu'ils préparent, en interdisant de s'occuper de politique, et en refoulant exclusivement tous les esprits chercheurs dans la littérature. Ils ignorent que c'est précisément dans la littérature que le slavisme a conquis ses plus fortes positions; et que réfugiés dans cette citadelle de leur conscience, les slavistes y puiseront des forces croissantes, qui les mettront en état d'incarner enfin leur idée dans les faits.

Le slavisme, c'est la solidarité littéraire, la communauté fraternelle entre toutes les littératures nationales de la race. Cette seule définition constitue une énorme différence entre le but des savants slavistes et celui des autres savants européens. On peut constater cette différence dans toutes les universités où des chaires de littératures slaves existent concurremment avec d'autres chaires de littératures germaniques comparées ou de littératures néo-latines. Partout les professeurs des chaires slaves, et ceux qui occupent auprès d'eux les autres chaires, révèlent dans leurs actes et dans leur vie une frappante diversité de tendances. Les premiers sont tout à l'action, tout à la littérature pratique. Les autres sont tout entiers à l'érudition, à la spéculation, à la théorie. Le plus parfait modèle de ces savants d'une érudition incommensurable, est le célèbre Grimm, teuton par excellence, pour qui toutes les races humaines n'existent que dans leurs rapports avec le vieux germanisme, centre linguistique du monde, sans en excepter l'Inde et la Chine. Les slavistes sont bien loin de cette quiétude de contemplations *indo-germaniques*. Sans nourrir comme leurs rivaux, aucun plan de conquête par la plume, ils reconnaissent à chacun son bien; ils acceptent avec amour les données des autres races, en tout ce qu'elles ont de vraiment humanitaire, et ils tâchent d'y coordonner les leurs.

Ce caractère à la fois de conservation et de progrès est nécessité chez les slavistes par l'essence même de leurs études. En effet, pendant que chacune des littératures non slaves de l'Europe forme un cercle fermé, un corps organique, un

tout à part, les littératures slaves se complètent au contraire les unes par les autres. On ne saurait en approfondir une seule, sans les approfondir toutes, car elles sont entre elles unies et solidaires. Les langues germaniques n'ont point ce caractère-là. Écoutez parler, quand ils se rencontrent, le Danois, le Hollandais, l'Allemand : ils ne peuvent se comprendre même sur les choses les plus élémentaires, et pour les plus urgents besoins de la vie. Les langues néo-latines, quoique bien plus rapprochées les unes des autres, ne sont pourtant pas en mesure de pratiquer complétement les lois de la solidarité. Une grammaire générale et commune pour le français, l'italien, l'espagnol, a été jusqu'à présent chimérique. Il n'en est pas de même pour le polonais, le russe, le iugo-slave. Mettez-les en présence : ils se comprendront aussitôt sur tous les points capitaux du langage, et pour les principaux besoins de la vie. Donnez-leur en outre quelques règles de syntaxe, qui les aident à distinguer le même mot sous ses enveloppes diverses, et avec ses changements locaux d'accent et de prononciation; aussitôt le Slave, venu des extrémités de la Sibérie, sera en état de tenir conversation avec le Slave des côtes dalmates qu'il voit pour la première fois.

Cet admirable privilége dont Dieu a gratifié la race slave entre toutes les autres races civilisées, garantit à ceux qui le possèdent une vie inépuisable et une action immense sur l'avenir de la civilisation. Voyez les tributs germaniques, comme elles s'absorbent et se détruisent entre elles. L'Anglais au Hanovre demeure tout aussi étranger qu'un *Welsche*. Le Schleswig et le Holstein sous le Danemarck cessent d'être Allemands. Des Slaves asservis à d'autres Slaves ne cessent pas d'être eux-mêmes, malgré tous les efforts qu'un gouvernement insensé peut faire pour les dénationaliser. C'est ce que nous prouve la Pologne sous le joug russe. Jusqu'en 1848 la littérature polonaise était, bibliographiquement parlant, plus florissante en Russie que partout ailleurs. Livrée entièrement à la discrétion de la Prusse et de l'Autriche, elle périrait infailliblement; mais tant qu'il y aura des Russes dignes du nom de Slaves, elle est sûre de ne jamais s'éteindre. En un mot, grâce à leur solidarité innée, les littératures et avec elles les nationalités slaves, sont les plus impérissables de toutes; car elles sont organiquement les plus capables de se transformer, et de renaître comme autant de Phénix, sans pour cela changer de nature.

Oui, les slavistes peuvent accepter de se taire sur la politique. En se restreignant à la littérature seule, leur enseignement n'en sera, sous certains rapports, que plus persuasif et plus rénovateur. Car par là ils échappent aux prohibitions des gouvernements et aux intérêts de dynasties. Par là ils agrandissent leur propagande morale, et s'ouvrent le chemin pour des relations plus étendues et plus variées. Comme c'est surtout par l'association et la solidarité littéraire que les nationalité slaves mûrissent et se développent ; comme chacune d'elles en subordonnant de cette manière son propre intérêt à celui de toute la race, obtient ainsi d'agir dans sa propre cause avec tout le poids moral de la race entière, il s'en suit que rien ne peut être plus utile à ces opprimés que la formation de sociétés littéraires composées de membres des diverses nations slaves, pour débattre, défendre et conserver les éléments sociaux et intellectuels de chacun de ces peuples.

La meilleure preuve de ce qu'on vient de dire, nous est fournie par la société Tcheque, *matitsa Tcheska*. Premier fruit du réveil, apporté au slavisme opprimé, par la grande insurrection polonaise de 1830, cette société a eu une influence décisive sur le développement du slavisme en Autriche. Elle a encouragé au midi la propagande illyrienne, et a contribué même à la conservation de l'élément polonais en Galicie et à Posen. Les proportions gigantesques prises par cette *matitsa* dans les derniers temps, la mettent hors de ligne. De toutes les sociétés littéraires non officielles, actuellement existantes en Europe, aucune ne peut rivaliser avec celle-ci, véritable institut panslave, qui, sans s'occuper de politique d'aucune manière, est arrivé à la puissance d'une association politique formidable. Comme activité intellectuelle, elle a obtenu des résultats qui frappent d'étonnement. Sa grande revue, *tchasopis tcheskeho museum* le dispute, pour la profondeur de l'érudition, aux meilleures collections connues. Elle dispose de revenus énormes, qu'elle employe à publier des livres, indifféremment dans tous les dialectes littéraires des Slaves.

On regrette que la matitsa tcheska s'absorbe par trop dans des recherches d'érudition rétrospective. Beaucoup plus actuelle et plus pratique dans ses tendances, la *matitsa ilirska* d'Agram, et la *matitsa srbska* de Karlovits et de Belgrad, ont véritablement rendu la vie nationale aux Croates et aux Serbes. L'habile Cunctator des Iugo-Slaves, le Ban Ielatchitj, malgré son rôle politique, s'est borné à écrire sur sa bannière ces mots : Solidarité littéraire entre tous les Slaves. C'est pour arriver à ce but, qu'il vient de faire décider la fusion de la *matitsa ilirska, du musée* et de la *Bibliothèque académique* d'Agram, en un seul et vaste établissement sous le nom d'*institut historique* Iugo-Slave. Cet institut, destiné à faire le pendant du *museum Tcheski*, vient de se créer par actions, officiellement garanties. D'après son règlement il doit former un centre de critique, d'encouragement et de rémunération pour tous les jeunes talents, et toutes les productions intellectuelles iugo-slaves, en organisant d'abord des relations fixes de librairie entre Agram et les principales villes savantes des pays slaves; puis en publiant dans le genre de la grande revue du musée de Bohême, et sous le titre *Historitchki archiv Iugoslavenski*, un recueil purement historique et littéraire, destiné à reproduire, commenter, illustrer tous les mouvements anciens et modernes, manuscrits, peintures, sculptures de la Iugo-Slavie, à relever et à dessiner les mausolées, les églises, les ruines, en un mot à traiter l'archéologie, la numismatique et l'histoire en tout genre, religieuse, militaire, administrative, industrielle et maritime des Iugo-Slaves, considérés comme nation moralement unitaire.

La Pologne est actuellement en travail pour créer, elle

aussi, à l'ombre de l'antique université iagiellone, et avec l'aide des divers instituts scientifiques déjà existants en Galicie, un centre d'études et de nationalité, analogue à ceux que nous venons de signaler. Cracovie offre pour cela une situation unique. Placée géographiquement au confluent des grandes routes commerciales qui unissent la Bohême, la Silésie et la Moravie avec la Russie méridionale, anneau providentiel entre l'Occident et l'Orient, Cracovie semble surtout appelée à réchauffer la solidarité, jamais éteinte, qui au temps de Pestel et des *philarètes*, unissait les Russes et les Polonais assez intimement, pour leur faire rêver la fondation à frais communs d'une grande fédération slave. Il importe d'entretenir cette solidarité, que les insurgés de Varsovie formulaient en 1830 par ces mots : *za nasza i wasza wolnosc*, écrits sur les drapeaux plantés devant les lignes de bataille des armées russes. C'est surtout avec des sociétés entièrement libres de toute influence gouvernementale, et de tout esprit de parti, qu'on peut espérer de faire, par degré, disparaître les obstacles qui s'opposent encore à une compénétration fraternelle des deux littératures, comme des deux nationalités polonaise et russe, opprimées l'une et l'autre pour n'avoir pas su jusqu'à présent se garantir leurs droits mutuels à une patrie distincte et autonome.

De tout ce qui précède nous concluons que le plus solide rempart des nationalités slaves contre leurs ennemis est la solidarité littéraire. Depuis mille ans qu'il est acteur et victime dans le grand drame du monde, le génie slave a suffisamment prouvé qu'essentiellement ami de l'ordre et antipathique aux bouleversements, il ne demande qu'au temps et au progrès de l'opinion la réalisation de ses théories. Il ne déviera pas de cette ligne, même après la dissolution violente de ses congrès de Prague, de Vienne et de Kremsier. Tout obtenir par l'agitation pacifique, et en éclairant les consciences, tel fut toujours et tel restera l'adage des slavistes, à quelque nation qu'ils appartiennent.

Bibliographie polonaise.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

Ce n'est pas, certes, un bulletin bibliographique complet que nous sommes en état d'offrir ici au public. Loin de là, nous avouons manquer tout à fait d'éléments pour un pareil bulletin; nous nous bornerons à de simples notices sur les ouvrages qui nous arrivent, ou qu'on nous fait connaître, sans prétendre pour cela les signaler tous.

Parmi les écrits en langue polonaise qui s'impriment actuellement à Varsovie, nous citerons en première ligne une traduction des œuvres latines de l'immortel Kopernik, par l'astronome Jean Baranovski, avec des notes explicatives pour mettre ces textes antiques à l'unisson de notre terminologie actuelle, et des récentes découvertes de la science. Cette traduction que la Pologne attendait depuis 300 ans, avait déjà été préparée par de savantes dissertations sur le père de l'astronomie moderne, et notamment par un livre d'Adrien Krzyzanovski, ancien professeur de mathématiques à l'université de Varsovie. La traduction des écrits de Kopernik prouvera une fois de plus à ce siècle énorgueilli, combien toutes ses machines, électro-magnétiques et autres, étaient déjà pressenties et clairement annoncées par les grands esprits de la renaissance, et surtout par l'astronome polonais du 16e siècle, alors que l'occident s'avouait lui-même barbare, en se comparant aux savants de la Pologne.

Le plus important de tous les recueils scientifiques et historiques polonais, qui se publient sous la censure russe, la *Bibliotheka Warszawska* continue ses pieuses exhumations du passé national. Les livraisons des derniers mois renferment de remarquables travaux, entre autres une longue histoire de l'église Saint-André et de l'ordre des Dames chanoinesses de Varsovie, par Julien Bartoszevicz, et du même auteur une autre série d'articles sous le titre : *Nowa epoka litteratury historicznej polskiej*, où il passe en revue toutes les découvertes, faites depuis quelques années, de diplômes et de manuscrits sur l'histoire nationale. L'un des hommes qui ont le plus contribué à ces découvertes, quelque opinion qu'on ait d'ailleurs sur son exactitude et sa véracité, M. Maciejovski, vient de publier une édition expurgée des plus anciennes chroniques polonaises et litvaniennes. Un autre historien d'un meilleur renom parmi les patriotes, Joachim Lelevel, publie de son côté une seconde partie de son énorme et magnifique atlas. On nous signale encore une curieuse histoire des anciens tribunaux polonais de Piotrkov, par un jeune varsovien, Oscar Flatt; puis une continuation de la chronique de Bielski, retrouvée dans un vieux manuscrit; et enfin une nouvelle histoire du règne d'Auguste II.

A Cracovie, on vient de livrer à la lumière un monument précieux enfoui depuis trois cents ans dans la bibliothèque de l'Université, où on le considérait comme un monument perdu pour les générations futures. C'est la correspondance secrète du roi de Pologne, Sigismond-Auguste, avec le cardinal Stanislas Hozius, son ami, et ambassadeur de la République de Pologne à Rome, durant les années 1549 et 1550. Pour comprendre les difficultés de la publication de ces lettres, il faut savoir qu'elles furent écrites avec des signes de convention; et ce n'est qu'à force de perspicacité et de persévérance, que le jeune et savant Cracovien, M. Lepkovski, a fini par retrouver la clef de ce vaste énigme, où se trouvent contenus les plus intéressants détails sur la fuite de la reine Bona, princesse italienne, épouse de Sigismond Ier, et mère de Sigismond-Auguste, auteur de la correspondance.

Quant à la littérature proprement belletristique, elle se montre depuis quelque temps peu féconde en Pologne. Bohdan Zaleski vient d'enrichir d'une belle introduction la réimpression des livres classiques de l'immortel Brodzinski, dont il reste malheureusement encore tant d'œuvres en manuscrit. Goszczynski publie en ce moment à Posen de nouvelles poésies. On annonce qu'Antoine Gorecki se prépare à faire la même chose. Parmi les talents nouveaux qu'inspire la muse polonaise, on nous signale Levartovicz. En Litvanie et en Ukraine, où le journalisme est presque totalement interdit, on voit paraître en foule des publications anonymes. Là, les revues se glissent sous forme d'œuvre collective ou de mosaïques, dans lesquelles chaque plume patriotique apporte en secret son offrande. Telle est, par exemple, l'espèce de calendrier qui paraît à Kiœv, sous le titre *Leviatham*, et où écrivent les meilleurs auteurs polonais des anciennes provinces russiennes.

La seule Galicie paraît plongée dans une complète léthargie intellectuelle. L'élément polonais s'efface peu à peu à Léopol. Le seul institut Ossolinski, avec son imprimerie, continue d'y donner de temps en temps quelque signe de vie, mais d'une vie décolorée. Les journaux de modes viennoises et parisiennes, pour les dames et demoiselles, ont seuls encore quelque chance de succès. Une foule d'écrits utiles restent en portefeuille, faute de trouver des éditeurs et un public zélé pour en couvrir les frais. Les dernières librairies de Galicie achèveraient de disparaître, si elles n'avaient pas la ressource des littératures étrangères. Voilà, de l'aveu même du *Czas*, l'état où l'influence allemande a réduit en Galicie la littérature polonaise. Heureusement toute la Pologne n'est pas à la merci des Allemands.

La reconstructon de Cracovie.

Ceux qui déclarent morte la nationalité polonaise, en voyant les malheureux débris de cette famille héroïque vagabonds et sans refuge dans les quatre parties du monde, les comparent aux Juifs exportés par des conquérants loin de leur patrie, et condamnés par la providence même à ne plus jamais voir se relever les murs de leur sainte Sion. De même en sera-t-il, dit-on, pour les Polonais. Jusqu'à quel point le parallèle est-il exact? C'est ce que la reconstruction de Cracovie est destinée à nous prouver.

En effet, les Juifs, après leur dispersion, sont parvenus à reconquérir, même en terre étangère, le plus puissant de tous les empires, celui de l'or. Ils sont assis en pontifes et en maîtres dans le plus vénéré de tous les temples modernes, dans le temple de la Bourse. Fournisseurs de finances de toutes les têtes couronnées, assez riches pour acheter vingt royaumes, ils pourraient reprendre possession de leur petite et chère Judée; ils pourraient relever d'un geste leur Jérusalem, et rebâtir son temple, plus magnifique cent fois que ne l'était celui de Salomon. Leur conscience le leur défend: car elle leur dit qu'ils n'ont plus le droit d'être un peuple, qu'ils ont perdu le trésor de la nationalité.

Comparez ces signes de mort que Dieu même empreint au front de la société juive, avec les signes de vie que porte la société polonaise. Loin d'être, comme les Juifs, les rois de la banque et de l'agio, les Polonais proscrits meurent la plupart de misère. Mais en mourant, ils sont encore tout à leur patrie. Le *dulces moriens reminiscitur Argos* se peint sur leurs traits agonisants, et révèle une âme impatiente d'aller planer libre sur les champs de bataille du Niemen et sur les flots sacrés de la Vistule. Or voyez! la Jérusalem de ce peuple devient tout d'un coup par un jeu cruel du sort, la proie d'un horrible incendie, qui en détruit les églises et les palais; comme un autre incendie, fruit d'un hasard non moins cruel, détruisit autrefois les palais d'Israel et le temple de Jehovah. La ressemblance ici est complète. Mais ce qui constitue une disparité énorme, c'est le fait de l'espérance acharnée, et de la reconstruction même de la ville sainte de Pologne.

Pour en relever les murs, les plus pauvres envoyent leur obole. Du fond de l'Amérique, du fond de la Sibérie, arrivent des offrandes pour ce but national. Tous les partis, les plus divisés entr'eux, y concourent fraternellement. Vainement l'intrigue étrangère détourne les fonds envoyés, en interceptant les canaux par où ils affluaient le plus. Les fonds prennent un autre chemin et continuent d'arriver. Depuis un siècle, les Polonais même avaient presque oublié la cité de Cracus. Dans leur cosmopolitisme ambitieux, ils honoraient à peine d'un regard ces monuments primitifs. Aussi, tombaient-ils en ruine. Mais depuis que l'incendie l'a touchée, la ville sainte des origines reparaît à tous les yeux comme le phare sauveur, le diadême historique de la nationalité. Déjà elle commence à sortir de ses cendres, d'après le plan général des architectes qu'a choisis le comité de secours, d'accord avec le conseil communal. Les propriétaires des palais détruits ont à cœur de prouver leur patriotisme en les bâtissant plus splendides qu'auparavant. Il en sera de Cracovie comme de la basilique romaine de Saint-Paul, qui, brûlée, se rebâtit lentement par les offrandes des fidèles, depuis plus de vingt ans. La reconstruction de Cracovie est une œuvre qui pourra bien absorber les efforts de plusieurs générations. Mais les générations slaves sont tenaces comme le destin, et patientes comme la justice de Dieu.

Lien moral entre le nord et le midi de la Slavie, entre les Bohêmes et les Russes, entre la Pologne du congrès et la Hongrie maghyaro-slave, Cracovie ne saurait périr. Elle reparaîtra fraîche et rajeunie comme le slavisme. Les vieilles églises gothiques, que leurs fondateurs avaient laissées inachevées, vont être rebâties avec amour par les architectes nationaux; et, comme *Notre-Dame de Paris*, elles sortiront de cette lente restauration plus complètes qu'auparavant. Peut-être en résultera-t-il l'éveil d'un art national, qui, en Pologne, n'a pas encore existé. Ainsi la nationalité opprimée par la force brutale, effacée temporairement de la carte, va renaître dans l'intelligence. Un hasard a donné l'occasion d'apprécier le patriotisme polonais, d'en donner une preuve qui frappera l'Europe, et qui restera dans l'histoire pour témoigner à l'avenir combien cette nationalité possède en elle de ressort et d'immortalité.

CHRONIQUE SLAVE.

POLOGNE. — A défaut de fêtes nationales, la Pologne a des fêtes artistiques. En Poznanie, le paganini polonais, Appollinaire Katski, et son frère, le pianiste de la cour d'Espagne, excitent un enthousiasme universel. Leur collègue, Stanislas Szczepanovski, avec sa guitare magique, complète l'enivrement produit par ces concerts, dont les plus beaux ont lieu au profit des incendiés de Cracovie.

— Quelques-unes des confréries, ou ligues paroissiales de Poznanie, viennent de tenir leurs réunions générales. On y a été tristement frappé de l'absense de la plupart des membres, et de la négligence de presque tous à payer leur cotisation obligée. La Prusse serait-elle donc si près d'atteindre son but? Aurait-elle si vite réussi à paralyser les plus nobles élans?

L'exposition de fleurs et de fruits, à Varsovie, continue d'exciter l'admiration de tous les connaisseurs par la variété, rareté et richesse extraordinaire de ses produits, et surtout par la parfaite excellence de ses fruits. Les jardins de Villanov et ceux du majorat Zamoyski ont envoyé là des phénomènes comme perfectionnement d'horticulture.

— La Compagnie de navigation à vapeur sur la Vistule se développe. Elle aura cet automne six bateaux à vapeur, et dix-huit gabarres en fer à remorquer. Cette flotille représente la force de 320 chevaux. On avait craint d'abord qu'elle trouvât peu de frêt: c'est à peine maintenant si elle suffit aux demandes. Chaque jour on voit ces gabares arriver à pleine vapeur de Kasimirz et de Pulavy, chargées de blé pour Thorn, Dantzig et la mer, d'où elles remontent ensuite, reportant vers les Karpathes les denrées coloniales. Encouragé par ces succès, le comte André Zamoyski, âme de la Compagnie, songe maintenant à la construction d'un *dock*, pour faire hiverner et mettre à l'abri des glaces une centaine de navires. Grâce à lui, les machines à vapeur même sont aujourd'hui construites sur les chantiers de la Compagnie par des mécaniciens polonais.

TURQUIE. — Les députés bulgares à Constantinoples, ne dissimulent pas quelles intrigues la Russie avait ourdies chez eux par la main du vieux Miloch, qui voudrait à tout prix voir son fils Michel placé par la Russie, comme il l'avait été lui-même, sur quelque petit trône du Danube, bulgare ou valaque, slave ou anti-slave, n'importe! ce qui flatte peu les fils du Balkan.

AUTRICHE. — Le cabinet autrichien vient d'élaborer une loi qui consacre l'emploi du tchekh comme langue de l'enseignement dans tous les gymnases bohêmes, et l'emploi de la langue polonaise au même titre dans tous les gymnases polonais.

— Les progrès que font la langue et l'élément serbe en Hongrie sont remarquables. Dans toutes les provinces iugoslaves, où, jusqu'à présent, l'alemand était l'idiôme officiel, c'est le serbe qui le remplace. Toutes les affiches du gouvernement, tous les actes administratifs s'y font en serbe; les employés autrichiens, la plupart venus de Bohême, commencent à se passioner eux-mêmes pour cette langue pleine de sève et de poésie.

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre: — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.